

Du sport au cinéma



UNIVERSITÉ
DE GENÈVE



He Got Game

Spike Lee

Ciné-club universitaire
Activités culturelles
culture.unige.ch

75 1943-2018
SPORTS
UNIGE.CH

Lundi 23 avril 2018 à 20h | Auditorium Arditi

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: US, 1998, Coul., Blu-ray, 136', vo st fr

Interprétation: Denzel Washington, Milla Jovovich, Ray Allen

Après la projection: discussion avec Markos Michaelides, arbitre international de basketball et Imad Fattal, président des Lions de Genève.

He Got Game selon Jean-Gavril Sluka, dvdclassik.com

Si le titre se réfère à un morceau célèbre de Public Enemy, commandé pour les besoins du film, ce sont les compositions néo-classiques d'Aaron Copland qui dominent majestueusement *He Got Game*. À la gloire, ou l'élégie, de quelle institution sont-elles ici mises au service? Rien de moins, ou de plus, que celle du basketball américain. Lee est un fanatique de la NBA, n'hésitant pas à snober les cérémonies du cinéma, dans un contexte médiatique où cela revient à un crime de lèse-majesté, pour ne pas manquer des matchs de la saison. Le film qu'il consacre en propre au basket est pourtant loin du panégyrique, mais constitue au contraire une critique d'un modèle de sélection des joueurs aux rouages ubuesques. Prisonnier de longue durée pour l'homicide (involontaire) de son épouse, Jake Shuttlesworth (Denzel Washington), père d'un jeune prodige du basket (Ray Allen, véritable sportif de haut niveau), se voit proposer une remise de peine s'il réussit, en une semaine de

mise en liberté officielle, à faire signer à son fils un contrat pour un certain club, cher au cœur du politicien derrière cette manigance. Bien que le procédé puisse paraître capillotracté vu d'Europe, rien ne dit qu'il ne soit réellement concevable aux États-Unis, au vu de la place qu'y occupe le sport en politique (et comme enjeu économique). Sollicité de toutes parts pour une décision de carrière à rendre publique le lundi suivant, Jesus (l'ironie pénible de son prénom ne détonne guère dans un film où un maquereau violent a le bon goût de se faire surnommer Sweetness) ne sait plus à qui faire confiance, à quel saint se vouer. Lui qui s'est occupé seul de l'éducation d'une petite sœur (Zelda Harris) voit sa famille éloignée prévoir de se refaire une vie sur le compte de sa réussite, sa petite copine Lala (Rosario Dawson, dans un premier rôle chez le cinéaste à l'aura, comme le second, de trahison) insister de façon suspecte pour qu'il rencontre un démarcheur, son père surgi de nulle part, venu le supplier de signer pour un autre groupe... Les pressions augmentent, l'intégrité d'une vie intime et familiale se trouve remise en question par les intérêts en jeu. Jesus doit de plus choisir s'il se consacrera entièrement à un club (solution la plus immédiatement lucrative) ou intégrera une équipe universitaire (choix plus raisonnable à long terme). Les méthodes de racolage usitées par l'établissement académique le convoitant

n'ont ici rien à envier à celles du privé. Il découvre en une après-midi par quel avantage comptant cette option serait rétribuée: de l'étudiante à n'en plus finir.

Lee se montre d'une franchise brutale sur un élément, corrélé au racisme, qui fournirait paradoxalement à un jeune athlète afro-américain une sorte de niche écologique: l'érotisation du mâle noir dans l'imaginaire des filles blanches aisées. C'est à ce moment critique d'intensification de son expérience que réapparaît un père qu'il renie, coupable pour lui de la mort d'une mère qu'il a choisie contre son géniteur. Celui-là même dont les entraînements sportifs imposés confinaient à la maltraitance par leur acharnement et leur brutalité. Déchu de ce statut de patriarce autoritaire, Jake n'est plus qu'un paumé, un pauvre type désespéré d'améliorer sa situation par l'entremise de son fils, n'ayant pour soutien moral que la compagnie d'une voisine de palier prostituée (Milla Jovovich). Un homme en peine qui, quels qu'aient été ses manquements et ses torts irréparables, ne suscite désormais que la sympathie allant à ceux engagés dans une simple lutte de survie. Qu'un portrait aussi déconfit de l'envers du rêve américain puisse se permettre des caméos de Michael Jordan ou Shaquille O'Neal étonne. Une déclaration d'amour à un sport choisissant ceux qui le pratiquent (serait-ce pour leur simple plaisir, tel le générique compilant des amateurs) contre ceux qui en profitent structurellement. L'amour du jeu par-dessus tout – car que fait-on d'autre que s'amuser, avec les gens qu'on aime, parmi les manèges de Coney Island?

Spike Lee: un réalisateur engagé

Né à Atlanta d'une mère institutrice et d'un père musicien, il fait (après un master en

communication dans sa ville natale) ses études de cinéma à New York City, avant de contribuer par nombre de ses créations à définir l'identité cinématographique de la Grosse Pomme. Son court métrage de fin d'études (*Joe's Bed-Stuy Barbershop: We Cut Heads*) ne manque pas de le faire remarquer. Se lançant dans l'aventure du long-métrage, il fonde sa boîte de production: 40 Acres and a Mule, en référence à la promesse d'indemnisation – jamais tenue par la suite – faite aux esclaves affranchis de la Guerre civile. Le ton est donné. La suite? Une filmographie, abordant un sujet socio-politique après l'autre, qui n'aura pas peur de réclamer des comptes au passage. Lee possède un point de vue assumé, parle d'une place précise dans la société américaine. Ce faisant, le spectre des problématiques abordées en trois décennies de Spike Lee Joints a de quoi donner le tournis. Capturées au point d'intersection du racisme et de la lutte des classes, elles esquissent, film après film, un panorama national, un tableau moderne. Il y aurait déjà de quoi faire en s'en tenant à recenser les enjeux explorés, dans le sillage d'une personnalité publique alimentant activement un degré jugé utile de polémique. Or Lee est un esthète, un formaliste sûr dont l'œuvre a généré une forme de poésie urbaine, une manière de raconter visuellement ses histoires de quartier, de structurer son exposé par la mise en scène, en offrant du liant par ses jonctions musicales. Son apport est essentiel.

Sources: <http://www.dvdclassik.com/article/spike-lee-a-travers-ses-films>

<http://www.dvdclassik.com/personnalite/spike-lee>

Fiche proposée par Francisco Marzoa, membre du comité du Ciné-club universitaire

Prochain film du Ciné-club:



The Loneliness of the Long Distance Runner

Tony Richardson, 1962 | 30 avril à 20h, Auditorium Arditi